This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

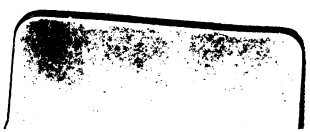
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III A. 344



MAITRE

WOLFRAM

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

MAITRE

WOLFRAM

Opéra-Comique en un acte

PAROLES DE M. MÉRY

MUSIQUE DE M. E. REYER

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

—

1854

L'auteur et les éditeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

PERSONNAGES

LÉOPOLD WOLFRAM, musicien,	MM. Pierre Laurent.
WILHEM, maître d'école,	Grignon.
FRANTZ, jeune officier,	Tallon.
HÉLÈNE,	Mme Meillet.
Étudiants.	

La scène se passe aux environs de la ville universitaire de Bonn, chez Léopold Wolfram.

Nota. — S'adresser, pour la mise en scène, à M. Arsène, régisseur, au Théâtre-Lyrique.

MAITRE WOLFRAM

Une salle basse. — Au fond, une porte entre deux fenêtres enlacées de vigne et de roses. — Portes latérales. — Un buffet d'orgue au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉOPOLD, seul.

Il est assis sur le devant du théâtre, près de l'orgue, et promène ses doigts sur le clavier, qui rend des sons mélancoliques. — On a entendu les dernières notes à la fin de l'ouverture.

La triste solitude et la mélancolie
De leurs vagues tourments torturent ma langueur,
Et me font souvenir de tout ce qui m'oublie
En murmurant tout bas amour, gloire et bonheur.

Comme avec un ami qui comprend votre peine
Et dont le cœur ému bat en vous répondant,
Mon chagrin ignoré de Wilhem et d'Hélène
(Montrant l'orgue.)
S'épanche et se console avec ce confident.
Douce harmonie,
O voix de Dieu bénie,
Comme un génie,
Tu calmes mes tourments;
Ta voix à mon oreille,
Lorsque le jour s'éveille,
Efface de ma veille
Les plus cruels moments.
O voix de Dieu bénie,
Etc., etc., etc.

SCÈNE II

LÉOPOLD, HÉLÈNE.

Hélène entre doucement et vient poser ses mains sur les yeux de Léopold.

LÉOPOLD.

A qui seraient donc ces mains si douces, si ce n'est à ma bonne petite Hélène?

HÉLÈNE.

Allons !... on ne peut pas vous tromper, maître Léopold Wolfram... vous avez des yeux...

LÉOPOLD.

Avec lesquels je ne vois jamais si bien que lorsqu'ils sont fermés... car, alors, rien ne peut distraire ma pensée, qui est tout à vous, mon enfant, ma sœur, et à notre pauvre vieux Wilhem, mon bienfaiteur, mon maître... notre père adoptif à tous deux.

HÉLÈNE.

Au fait, où donc est-il ?

LÉOPOLD.

Quoique ce soit aujourd'hui dimanche, jour de repos bien mérité pour un pauvre maître d'école de village qui élève toute une génération de marmots, impossible de le retenir à la maison.

HÉLÈNE.

Il est si actif malgré son grand âge... quatre-vingt-cinq ans !

LÉOPOLD.

« Non, non, m'a-t-il dit, j'ai une leçon à donner à la ville... à Bonn... une leçon bien payée, deux thalers par mois ! il ne faut pas négliger ça. »

HÉLÈNE.

Là... comme s'il n'avait pas assez travaillé, le pauvre cher homme !

LÉOPOLD.

C'est ce que je lui dis chaque jour... « Maître Wilhem, ce que je gagne avec ma musique et ma place d'organiste de la cathédrale de Bonn, tout cela est plus que suffisant pour vous, pour notre Hélène et pour moi. »

HÉLÈNE.

Mais non... il faut qu'il se tourmente, qu'il s'agite... et tout cela... pour moi... parce que vous lui avez imposé une charge de plus... Ce n'était pas assez qu'il vous eût recueilli, élevé, qu'il eût fait de vous un des meilleurs musiciens de l'Allemagne... il vous prend l'idée un beau jour de lui amener un second enfant.

LÉOPOLD.

Une orpheline...

HÉLÈNE.

J'avais sept ans à peine... et je m'en souviens pourtant comme si c'était hier... je venais de perdre ma pauvre mère... mon unique appui... mon seul bien, et je pleurais devant la maison déserte... quand une voix bien timide m'interroge; lorsqu'on peut dire sa douleur,

déjà on souffre moins... aussi mes larmes coulaient plus douces... sans savoir comment, j'étais dans vos bras, et vous vous désoliez avec moi, comme un frère, puis, un instant après... et tout cela, pour moi, c'était comme un rêve... vous m'ameniez ici... dans cette bonne petite maison... où j'étais entrée tout en pleurs et où je ne devais plus jamais verser une seule larme.

LÉOPOLD.

Chère enfant !

HÉLÈNE, lui tendant les mains.

Bon Léopold ! (Léopold se détourne pour cacher ses larmes.) Eh bien, voilà que vous pleurez ! Qu'avez-vous ?

LÉOPOLD.

Rien... je ne sais... je suis triste.

HÉLÈNE, montrant l'orgue.

Tenez ! c'est ce vilain instrument-là qui est cause de votre mélancolie... toutes ces petites notes blanches et noires vous disent des choses qui vous rendent rêveur... morose... vous causez trop souvent avec elles... et moi, j'en suis jalouse ; vous n'aimez que votre musique.

LÉOPOLD, à part.

Plût au ciel !

HÉLÈNE.

Ingrat ! n'avez-vous pas ici tout ce qu'il faut pour être

heureux? le bonheur à trois... trois cœurs bien aimants... un nid de famille, au milieu des vignes et des roses?

LÉOPOLD, s'animant un peu.

Oui... c'est vrai... vous avez raison, Hélène... nous vivrons toujours ici... sans nous quitter... n'est-ce pas? sur cette bonne terre allemande, où l'amitié est une sainte chose; sur ces rives qui nous ont vus naître; près de ce vieux Rhin qui chante sa chanson de fleuve en coulant devant les ruines du passé.

HÉLÈNE.

A la bonne heure... voilà comme je vous aime, cher frère... soyez toujours ainsi... sans quoi je penserais que je suis pour vous une charge, un surcroît de pauvreté, et que la place que j'ai prise à votre foyer ne devait pas appartenir à une étrangère.

LÉOPOLD.

Tais-toi, enfant... tais-toi!... Dieu a béni mes actions. Tu as été la joie vivante et le bon génie de cette maison, et ce qui me fait triste aujourd'hui, c'est...

HÉLÈNE.

C'est?...

LÉOPOLD.

Rien... rien... Un souci que je chasse bien loin, et,

pour te le prouver, tiens, je vais m'occuper sérieusement de mes affaires... je vais répondre au maître de chapelle de Firbach, qui m'a écrit pour me demander la musique d'un oratorio.

HÉLÈNE.

Allons donc... j'ai retrouvé mon vrai Léopold ! Allez, mon maître... et ne vous égarez plus.

LÉOPOLD, à part en sortant.

Ah ! sa gaieté me fait mal ; elle ne comprend pas ma tristesse... c'est de l'amour... (Il entre à gauche.)

SCÈNE III

HÉLÈNE, seule, regardant sortir Léopold.

Pauvre ami ! pourvu qu'il n'ait pas quelque chagrin secret !... Oh ! non... il se serait confié à moi... à maître Wilhem... ou bien encore à l'un de ses bons amis, à M. Frantz, par exemple, qui vient si souvent le voir... (Souriant et s'interrompant.) Le voir ?... Est-ce bien pour Léopold que notre gentil officier entre ici presque tous les jours ?... n'est-ce pas plutôt ?... (Mettant le doigt sur sa bouche.)

Chut ! je n'ose pas me l'avouer à moi-même... tant cela me fait plaisir, et cependant, ce matin, en sortant de l'église... pourquoi nos mains se sont-elles rencontrées en prenant l'eau bénite ? encore une chose qu'il faut que j'inscrive sur mon petit livre de souvenirs. (Tout en cherchant dans la poche de sa robe.) « Aujourd'hui, dimanche, en sortant de la messe... » Eh bien ?... où donc est mon livre ? est-ce que je l'aurais perdu ? là... si on allait le trouver... heureusement que je n'ai pas écrit un seul nom ! (Elle cherche de différents côtés.) Rien ! (Elle entend du bruit.) Quelqu'un... Ah ! c'est maître Wilhem...

SCÈNE IV

HÉLÈNE, WILHEM

WILHEM, entrant par le fond et parlant à la cantonnade avec beaucoup d'activité.

Bonjour, voisin... ça va bien... tant mieux... et moi de même... je vous remercie... (Entrant.) Les maudits bavards ! J'ai cru que je ne pourrais pas leur échapper... Ah ! te voilà, Hélène... Tu vas bien, mon enfant ?... Allons, c'est bon... c'est bon... et notre Léopold aussi ?...

bien, très-bien!... Figure-toi qu'ils sont tous là sur leur porte, sous prétexte que c'est aujourd'hui dimanche... comme si l'on n'avait pas toujours quelque chose à faire... et patati et patata... ce sont des cancans... des propos... « Voisin, entrez donc, nous viderons une bouteille de vin du Rhin; » pour me faire parler...

HÉLÈNE, souriant.

Comme s'il y avait besoin de ça...

WILHEM.

Ta, ta, ta, ta... je ne dis que ce que je veux dire; débarrasse-moi de mon chapeau. (Il le lui donne.) Et quand on vient me répéter avec un petit air narquois: « Qu'est-ce qu'a donc votre Léopold? comme il est triste!... » Lui! vous ne le connaissez pas, il se moque de vous... il est gai comme le refrain d'une chanson à boire... « Et mademoiselle Hélène, pourquoi donc a-t-elle l'air rêveur, distrait?... »

HÉLÈNE.

Moi?

WILHEM.

Oui, toi... oh! ça, c'est vrai... depuis quelque temps tu as l'air très-rêveur, très-distrait... mais je n'en conviens pas.

HÉLÈNE.

Et vous faites bien.

WILHEM.

Je n'aime pas qu'on vienne se mêler de mes affaires... de nos affaires... (Vidant sa poche.) Tiens, mets cette grammaire latine dans la bibliothèque. (Il la lui donne, et la rappelle pour lui donner un autre petit livre.) Ah !... ceci...

HÉLÈNE, revenant.

Vous dites ?

WILHEM, se reprenant

Non... rien... (A part pendant qu'Hélène range la grammaire.) Ce petit livre-là... que je viens de trouver tout à l'heure sur le seuil de notre porte, je le garde... j'en ai parfaitement reconnu l'écriture, et il faudra bien qu'elle m'avoue... ce que je sais mieux qu'elle-même, la pauvre petite !

HÉLÈNE, à part, revenant, à elle-même.

Ainsi, quand on a un secret dans le cœur... on a beau ne le dire à personne, tout le monde s'en aperçoit.

WILHEM, haut.

Hélène ! Hélène !

HÉLÈNE, empressée.

Maître Wilhem ?

WILHEM.

Viens, mon enfant... viens causer avec moi.

HÉLÈNE.

Volontiers.

WILHEM.

Je t'écoute.

HÉLÈNE.

Comment?

WILHEM.

Eh bien, est-ce que tu n'as pas quelque chose à me dire?

HÉLÈNE.

Oh! si...

WILHEM.

Voyons.

HÉLÈNE.

J'ai fini de tricoter les bas que j'avais commencés pour les enfants pauvres de votre école...

WILHEM.

Voilà tout?

HÉLÈNE.

Mon Dieu, oui...

WILHEM.

Qui donc, hier soir, ai-je surpris ravageant les marguerites de notre jardin ?

HÉLÈNE, comme se le rappelant.

Ah ! c'est moi...

WILHEM.

Qui donc les effeuillait dans les allées comme un jour de Fête-Dieu ?

HÉLÈNE.

C'est moi.

WILHEM.

Quel secret leur demandais-tu ?...

HÉLÈNE.

Je ne me rappelle pas.

WILHEM.

Tu me l'avais pourtant dit à moitié en te sauvant.

HÉLÈNE.

Vous croyez ?

WILHEM.

J'en suis sûr... cherche bien.

HÉLÈNE.

J'ai beau chercher dans ma tête...

WILHEM.

Sans doute, si tu cherches dans ta tête... c'est dans ton cœur...

HÉLÈNE, intimidée.

Dans mon cœur ?

WILHEM.

Il s'y passe quelque chose.

HÉLÈNE, prenant une résolution.

Eh bien, tenez, maître Wilhem, c'est vrai !

COUPLETS.

HÉLÈNE.

Je crois ouïr dans les bois
Une voix;
Le vent me parle à l'oreille,
La fleur me dit ses secrets
Les plus frais,
Et le ramier me conseille.

WILHEM.

C'est ton amour qui s'éveille.

HÉLÈNE.

Je me sens une langueur
Dans le cœur,

Je deviens pâle ou vermeille,
Gaie ou rêveuse en un jour
Tour à tour;
Un songe éblouit ma veille.

WILHEM.

C'est ton amour qui s'éveille.

HÉLÈNE.

Je peux rêver sans ennuis
Dans mes nuits,
Sous le doux abri de ma treille;
Et je trouve à mes douleurs,
A mes pleurs,
Une douceur sans pareille:
Oui, c'est mon cœur qui s'éveille.

WILHEM, à part.

C'est évident... c'est clair... elle l'aime.

HÉLÈNE.

On vient!

WILHEM.

Tiens! c'est notre ami Frantz.

HÉLÈNE, à part avec joie.

Lui! (Haut.) Pas un mot!

WILHEM.

Sois donc tranquille...

SCÈNE V

WILHEM, HÉLÈNE, FRANTZ.

WILHEM.

Bonjour, fils de Bellone.

FRANTZ.

Bonjour, flambeau de la science ; mademoiselle Hélène, je vous salue.

HÉLÈNE, saluant.

Monsieur Frantz...

WILHEM.

Quel bon hasard vous amène?... Je vous croyais de service à la résidence... au château, mon officier?

FRANTZ.

De service aujourd'hui? par exemple! aujourd'hui! jour anniversaire de notre sortie de l'université!... du tout... et je viens, avec votre permission et celle de mademoiselle Hélène, débaucher notre cher camarade Lépold.

HÉLÈNE, contrariée et émue.

Ah ! ah ! c'est pour ça... c'est pour emmener Léopold que vous êtes venu ?

WILHEM, à part.

Voyez-vous ! à l'idée qu'on va la priver de son Léopold...

FRANTZ.

Tous les étudiants de la même année se réunissent en un pacifique congrès de table... c'est une réunion fraternelle où chacun se reconnaît et se ressouvient... on s'embrasse... ou se serre les mains...

WILHEM.

On s'enivre un peu.

FRANTZ.

Beaucoup... et l'on se trouve rajeuni... il est si doux d'avoir encore dix-huit ans pendant quelques heures !

HÉLÈNE.

C'est cela... vous allez nous le ramener blessé, meurtri à la suite de quelque bataille.

WILHEM.

Oh ! d'abord... je vous en préviens... qu'il n'ait pas une égratignure, car Hélène vous arracherait les yeux. (A part.) Et pour cause.

FRANTZ.

Mademoiselle, je vous réponds de Léopold, mon ami... votre frère... je l'ai toujours aimé... toujours défendu, je donnerais ma vie pour lui.

HÉLÈNE.

Oui... c'est vrai... je le sais; mais n'allez pas non plus faire comme au banquet de l'an passé, où vous vous êtes battu avec deux ou trois mauvais sujets.

WILHEM.

Qui s'étaient permis de se moquer de Léopold, de mettre en doute son courage, sa bravoure... Sainte Vierge! si j'avais été là!

FRANTZ.

Soyez tranquilles... la plupart des camarades qui se réunissent aujourd'hui ont beau porter épée et servir le pays comme moi, ce ne sont pas des bretteurs et des querelleurs; la vraie bravoure n'exclut pas la raison, et la première qualité d'un soldat, c'est l'humanité.

AIR.

Maudit soit le ferrailleur
Qui, toujours en plaine,
Le nez haut, le ton railleur,
Menace et dégaine!

A l'honneur toujours fidèle,
Je n'ai de querelle
Que pour une belle.

Je suis soldat du moyen âge,
Galant comme on l'était jadis;
Et toujours en pèlerinage
Comme Roland, comme Amadis,
Pour une dame qu'on outrage,
Moi je me bats seul contre dix.

Maudit soit, etc.

Par les monts et par les halliers,
Puisqu'il n'est plus de chevaliers,
Puisqu'ils sont tous morts en Syrie,
Beauté par moi chérie,
Mon cœur sera toujours à toi!
La chevalerie
Avec ses preux revit en moi!

Maudit soit! etc.

WILHEM.

Je vais dire à Léopold que vous êtes là.

Il entre à gauche.

FRANTZ, bas à Hélène.

Si Léopold consent, je l'emmène, et, si vous le permettez, je reviens faire ma demande à maître Wilhem.

HÉLÈNE.

Le voilà... silence !

SCÈNE VI

FRANTZ, HÉLÈNE, WILHEM, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, entrant.

Ta main, ami Frantz... je sais ce qui t'amène... Hermann et Fritz m'en avaient prévenu ce matin... mais il me serait tout à fait impossible...

FRANTZ.

Un refus ?

WILHEM.

J'en étais sûr !

HÉLÈNE.

Pourquoi donc ?

LÉOPOLD.

Que voulez-vous, mes amis... il y a comme une main de fer qui me retient au logis.

Il regarde Hélène, qui est près de l'orgue.

FRANTZ.

Qu'est-ce donc?

HÉLÈNE.

Vous le demandez? Tenez! (Montrant l'orgue.) Tout est là... sa musique... toujours sa musique!

LÉOPOLD.

Oui.... c'est cela.... c'est ma musique.

WILHEM, à part.

La musique de son cœur... un, deux, quatre, *agitato*...

FRANTZ.

Bon!... ce n'est pas ton dernier mot?

LÉOPOLD.

C'est mon dernier mot; je refuse.

WILHEM.

Et moi, qui ne suis pas invité, j'accepte... puisque les jeunes se font vieux, il faut bien que les vieux se fassent jeunes.

HÉLÈNE.

Vous, maître Wilhem!

WILHEM, à part.

J'ai mon projet.

HÉLÈNE.

Un vieux maître d'école, au milieu de cette jeunesse turbulente !

WILHEM.

Moi ! laissez donc... je serai peut-être plus fou que tous les autres... voilà soixante ans que je fais métier d'être sage... j'ai toutes mes économies de folie à dépenser... je me sens en verve aujourd'hui, j'ai appris une bonne nouvelle.

HÉLÈNE.

Quoi donc ?

WILHEM.

Curieuse ! (Bas à Hélène.) C'est pour entraîner Léopold et, chemin faisant, lui faire part de ma découverte, de ton secret...

HÉLÈNE, bas.

Vraiment ?

FRANTZ.

Eh bien, cette nouvelle ?

HÉLÈNE.

C'est...

WILHEM, se moquant d'eux.

C'est que les vignes sont superbes et que le vin sera excellent cette année.

LÉOPOLD.

Heureux Wilhem !... la gaieté d'un enfant.

WILHEM.

Malheureusement je n'ai que ça... mais, à force de vieillir, il me semble parfois que je redeviens enfant... et ça me fait un certain plaisir.

HÉLÈNE, à Léopold.

Eh bien, vous ne vous décidez pas?

LÉOPOLD, avec ironie.

Vous avez donc bien envie de me voir partir, Hélène?

WILHEM.

Pardieu ! ça se voit de reste.

FRANTZ.

Le menu sera splendide !...

WILHEM.

Truites du Rhin ! gigot aux mirabelles et lièvre aux confitures!

FRANTZ.

On tuera tous les veaux des environs pour fêter le retour des étudiants prodigues.

WILHEM.

Il n'y aura plus de bœufs pendant six mois.

LÉOPOLD.

N'insistez pas... c'est impossible...

HÉLÈNE.

Mais pourquoi ?

WILHEM.

Réponds-nous !... nous sommes là, courbés devant toi... comme trois points d'interrogation.

LÉOPOLD.

Parce que... parce que... j'ai là, dans la tête, un motif... une idée musicale qui me poursuit et que je veux absolument écrire.

HÉLÈNE.

Là... toujours sa musique ! je vous le dis, il nous sacrifierait tous à une double croche !

LÉOPOLD.

Oh ! c'est que voyez-vous, mes amis... la musique console de tout.

WILHEM.

Oui... elle console, même quand on n'a pas de chagrin.

LÉOPOLD.

C'est une douce tyrannie, c'est une maîtresse despote

qui vous prend, vous absorbe... vous entraîne et ne vous trahit jamais.

FRANTZ.

Je ne te cède pas!...

HÉLÈNE.

Ce sont vos amis qui arrivent en chantant le refrain favori des étudiants de Bonn.

WILHEM, à Hélène.

Je l'aurai décidé, je t'en réponds.

HÉLÈNE, bas à Wilhem.

Tachez, n'est-ce pas ?

WILHEM.

Je te le promets, ma fillette.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ÉTUDIANTS.

CHŒUR.

Amis, quittons les fronts sévères,
Versons, versons,
Gais échansons,

Les vins généreux à pleins verres,
A pleines voix chœurs et chansons.

PREMIER ÉTUDIANT.

C'est la saison nouvelle!

CHŒUR.

Vive cet heureux jour!

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Le vin grise l'amour.

CHŒUR.

Le vin grise l'amour.
Au mois d'avril, l'oiseau fidèle
Chante son gai retour,
Et le buveur, sous la tonnelle,
Le célèbre à son tour.
Chantons.

LÉOPOLD.

Mon cœur, mes bons amis,
Est plein de noirs soucis.

CHŒUR.

Amis, quittons les fronts sévères,
Etc., etc., etc.

UN ÉTUDIANT.

Pourquoi gardes-tu cet air triste?

CHŒUR.

Chantons.

UN ÉTUDIANT.

A nos gaietés nul ne résiste.

CHŒUR.

Chantons.

LÉOPOLD.

Mon cœur, mes bons amis,
Est plein dé noirs soucis.

CHŒUR.

Amis, quittons les fronts sévères,
Etc., etc.

CHŒUR.

Que le jour meure ou renaisse,
Il est doux l'instant du loisir,
Hâtons-nous donc de le saisir;
Amis, savourons la jeunesse.
Bourgeois si jaloux,
Vieux tyrans des familles,
Clouez vos verrous
Et fermez bien vos grilles,
Gardez vos filles.

HÉLÈNE, à Léopold.

Pourquoi toujours, triste et rêveur,
Fuir le plaisir quand sa voix vous appelle?

La fête est belle
Et promet le bonheur.

LÉOPOLD.

Je veux rester dans ma demeure,
Rester seul avec mes ennuis ;
Quand vous chantez, mon âme pleure,
Et mes jours sont comme des nuits.

CHŒUR.

Chantons, chantons,
Plus de tristesse !
Rien que l'ivresse
Et les chansons !

HÉLÈNE.

Cher Léopold, je vous en prie,
Partagez leurs bruyants plaisirs ;
Écoutez une sœur chérie :
Voici l'heure des doux loisirs.

CHŒUR.

Chantons.

UN ÉTUDIANT.

Chassons ces noirs soucis,
Wolfram, suis tes amis.

CHŒUR.

Wolfram, Wolfram, chantons :
Amis, quittez les fronts sévères

Et versons-nous, gais échansons,
Les vins généreux à pleins verres,
A pleines voix chœurs et chansons.

Chantons, amis, que tout s'apprête
Pour ce jour de fête,
Chassons ces noirs soucis,
Wolfram, suis tes amis.

Vive la folie,
Les amours et le bon vin,
Chantons, l'âme ravie,
Notre heureux destin.

Ils sortent tous. Wilhem et Hélène reconduisent Frantz et les étudiants.

SCÈNE VIII

LÉOPOLD, puis WILHEM.

LÉOPOLD, seul, les regardant partir.

Les joyeux fous!... comme ils courent devant eux... comme ils sont insouciants!... ils ne souffrent pas... Têtes légères!... ils n'aiment pas Hélène!... Oh! non... je n'oserai jamais lui dire... Elle s'est habituée à ne voir en

moi qu'un ami, qu'un frère... et elle ne comprendrait pas... (Il tombe assis avec accablement.) Eh bien, oui... j'aime ma tristesse... je chéris ma douleur... C'est si bon les larmes... quand on peut pleurer... si bon, dût-on les dévorer seul!

WILHEM, qu'on vient d'apercevoir au fond, faisant des signes d'intelligence à Hélène, qui se retire. Il entre et a entendu les derniers mots de Léopold.

Un instant, s'il vous plaît!... S'il y a quelque chose à dévorer... j'ai bon appétit; fussent même des larmes, j'en veux ma part.

LÉOPOLD, contraint.

Moi... des larmes!... pourquoi donc?

WILHEM.

Pourquoi? Je m'en vais te le dire... parce que tu es amoureux!

LÉOPOLD, effrayé.

Amoureux, moi? et de qui donc?

WILHEM.

D'Hélène.

LÉOPOLD, vivement.

Taisez-vous, maître Wilhem, taisez-vous!

WILHEM.

Me taire... quand je t'apporte la nouvelle la plus heu-

reuse... la meilleure... c'est-à-dire que, de ma vie, je n'aurai fait un aussi bon usage de la parole que le bon Dieu m'a donnée... et tu veux que je me taise?

LÉOPOLD.

Moi... amoureux d'Hélène!... une orpheline que nous avons recueillie! une sœur!...

WILHEM.

Quoi, une sœur? qui, une sœur? Mais nous sommes tous frères et sœurs, selon l'Évangile. A ce compte-là, il n'y aurait pas de mariage possible... depuis dix-sept cents ans.

LÉOPOLD.

Un mariage... je n'y ai jamais songé...

WILHEM.

Mais j'y songe, moi... La petite orpheline est devenue une belle fille, qui possède un cœur d'or et qui fera une excellente ménagère; ça trotte, ça tricote, ça nettoie... ça tracasse; la maison est nette et claire à s'y mirer; tu seras dorloté, bichonné, pomponné... Ah! je n'ai jamais eu tant de joie dans l'âme.

LÉOPOLD.

Fausse joie, mon bon Wilhem, fausse joie! car, si son petit cœur s'éveille, ce ne sera pas pour moi...

WILHEM.

Et pour qui donc?

LÉOPOLD.

Pour le premier beau garçon qui passera sous sa fenêtre.

WILHEM, lui prenant les mains.

Est-ce qu'il peut y en avoir un meilleur que toi?

LÉOPOLD.

Que suis-je pour Hélène? Un compagnon, un frère... Elle s'est habituée à me voir comme un meuble de la maison.

WILHEM.

Eh bien, un mari, c'est un meuble! pas autre chose, et un meuble assez gentil pour une jeune fille.

LÉOPOLD.

Oh! maître Wilhem... ne faites pas entrer cette espérance dans mon cœur... car, s'il fallait qu'elle en sortît, je sens qu'elle le briserait.

WILHEM, résolûment.

Qu'elle y entre donc! et qu'elle y reste... (Lui montrant le petit livre qu'il a trouvé.) Regarde!...

LÉOPOLD.

Que signifie?

WILHEM, mettant ses lunettes.

Permets que je te lise l'arrêt qui te condamne au bonheur à perpétuité.

LÉOPOLD.

Je ne comprends pas...

WILHEM.

Oh! tu vas comprendre... c'est aisé comme la première conjugaison... *Amo*, j'aime... tu vas voir.

LÉOPOLD.

Oh! non, vous vous trompez, bon Wilhem ; Hélène ne peut m'aimer que d'une amitié filiale... d'une sainte affection.

WILHEM.

Écoute. (Lisant.) « Aujourd'hui lundi, nous avons été faire une promenade... En sortant par la porte de Coblentz, il m'a offert son bras, et, en l'acceptant, je me suis sentie rougir... »

LÉOPOLD, cherchant.

Je ne me rappelle pas...

WILHEM, continuant.

Plus loin : « Je ne l'ai pas vu aujourd'hui, et le soir j'ai pleuré... »

LÉOPOLD.

Elle a pleuré !...

WILHEM.

Un de ces jours où tu restes enfermé avec une plume, de l'encre et du papier de musique.

LÉOPOLD.

Voyons encore...

WILHEM.

Il y prend goût !... Mais bien mieux que cela.

LÉOPOLD.

Quoi donc ?

WILHEM.

Hier, je la surprends dans le jardin, arrangeant un bouquet de marguerites.

LÉOPOLD.

Après ?

WILHEM.

Je m'approche et lui dis : « Ces fleurs-là signifient *m'aime-t-on ?* » Alors elle est devenue rouge comme son tablier des dimanches. Elle s'est sauvée en se cachant le front dans les mains, et j'ai ajouté : « Vous aimez quelqu'un, Hélène, vous venez de vous trahir... » Et elle a disparu, jetant son bouquet.

LÉOPOLD.

Je n'ose croire...

WILHEM.

Ose!...

LÉOPOLD.

En vérité...

WILHEM.

Elle me l'a avoué... ici... tout à l'heure.

LÉOPOLD, avec élan.

O mon Dieu! soyez béni! vous avez permis que cette jeune fille m'aimât... et cette première joie a racheté toutes mes douleurs passées!...

WILHEM, montrant Léopold.

Et dire que mon amour ne lui suffisait pas; il lui fallait autre chose!...

LÉOPOLD, baisant le petit souvenir.

Bon petit livre! (Il le serre.) Cher Wilhem! désormais plus de tristesse... toute la journée on chantera ici!... Tu sais maintenant ce qui rendait mon front soucieux et pensif; tu sais maintenant pourquoi je restais insensible aux applaudissements dont la foule saluait mes œuvres... j'aimais à me promener solitaire sous les ombrages de la route, à travers les sentiers silencieux. Quand je

ne confiais pas ma douleur à mon clavier, je la disais aux fleurs du chemin...aux oiseaux du ciel, à la nature embaumée qui m'apportait comme un parfum de mon Hélène. J'ai parlé d'elle à tout ce qui m'entourait... Écoute, Wilhem.

AIR.

J'ai dit à toute la nature,
Aux marguerites sans culture,
Qui content la bonne aventure;
J'ai dit aux tout petits ruisseaux
Qui vont fuyant sous les roseaux,
J'ai dit aux oiseaux à voix franches,
Chanteurs réveillés sur les branches,
J'ai dit au soir, j'ai dit au jour,
J'ai dit à la brise embaumée :
« Parfums, charmez ma bien-aimée;
Douces voix, chantez mon amour. »

Et les bois aux mousses fleuries
Et tous les parfums des prairies
M'ont fait des extases chéries,
Versant à mon cœur tous les soirs
Les baumes de leurs encensoirs ;
Et les brises enchanteresses,
Soufflant d'adorables ivresses,
Et le rossignol à son tour
M'ont dit : « Elle s'appelle Hélène;
De ton amour ton âme est pleine;
Nous avons béni ton amour. »

SCÈNE IX

LES MÊMES, FRANTZ, HÉLÈNE

FRANTZ, paraissant au fond; il a entendu les derniers mots.

Ah ! bah !

HÉLÈNE, paraissant de même à une porte latérale.

Est-il possible ?

LÉOPOLD.

Si vous saviez mon bonheur... ma joie...

FRANTZ.

D'où vient-elle ?

WILHEM.

D'un secret que je lui ai révélé. (Bas à Hélène en lui serrant la main.) Le tien.

HÉLÈNE, bas à Frantz.

Notre amour.

FRANTZ.

Mon cher ami !

HÉLÈNE, timidement.

Vous ne m'en voulez donc pas trop, monsieur Léopold ?

LÉOPOLD.

T'en vouloir, chère enfant !...

WILHEM.

Regarde donc son embarras, sa timidité !

FRANTZ.

Pauvre petite!

LÉOPOLD.

Ne rougis pas, Hélène... Je le sais... les jeunes filles cachent leurs plus secrets sentiments... Elles se dérobent à elles-mêmes ; elles voudraient fermer l'oreille à cette chanson du cœur qui bourdonne jusque dans la tête... Va, chère innocente, je te comprends et je t'excuse.

FRANTZ, regardant Léopold.

Ce n'est plus lui !

WILHEM.

Je l'ai changé.

LÉOPOLD, s'animant.

Du tout... c'est moi... c'est très-bien moi qui ordonne... qui commande et à qui chacun va obéir... Et

d'abord, vous, maître Wilhem, vite chez le tabellion, chez le pasteur; il ne faut pas faire attendre le bonheur à la porte... et je cours prévenir nos camarades, car je serai de leur fête... et ils seront de la nôtre... Mais je modifie leur programme, que je trouve funèbre... Vous êtes de vieux étudiants... qui avez vendu votre fonds de gaieté... vous vous amusez comme on enterre.

WILHEM, le regardant avec bonheur.

Il n'y avait qu'un médecin pour faire ce miracle-là.

LÉOPOLD, plus joyeux encore.

Ce soir, après souper, nous inventerons mille folies pour notre dessert; nous aurons notre chasse aux flambeaux; nous sonnerons à toutes les portes; nous casserons les vitres; nous éteindrons les lanternes, et nous tirerons des pétards dans les jambes du bourgmestre.

WILHEM, le calmant.

Mon ami... tu vas trop loin... casser les vitres, je ne dis pas... Mais les jambes du bourgmestre, ce sont des jambes sacrées.

LÉOPOLD.

Pas de réplique, maître Wilhem! vous chez le tabellion, et moi chez les amis... Vous, Hélène, à votre toilette. (A part, en entraînant Wilhem.) Et toi, Frantz, au revoir, cher ami, cher frère!

SCÈNE X

FRANTZ, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, le regardant sortir.

Le noble garçon !

FRANTZ.

L'excellent ami ! il m'appelle déjà son frère!

HÉLÈNE.

L'idée qu'il va faire des heureux lui a rendu toute sa gaieté, toute sa jeunesse.

FRANTZ.

Hélène, votre main... car cet aveu-là met le comble à mon bonheur.

DUO.

FRANTZ.

Lueur céleste, ô lueur azurée !
Quel doux rayon vient éclairer ce jour !

O mon Hélène ! ô toi vierge adorée !
Nos cœurs unis sont ouverts à l'amour !
Oh ! parle-moi, redis encore,
Redis encore
L'aveu si doux, écho du cœur ! (*bis*)
En t'écoutant, toi que j'adore,
Toi que j'adore,
Je vois l'étoile du bonheur.

HÉLÈNE.

J'étais un soir, assise solitaire,
Et tous mes vœux s'éloignaient de la terre,
Et la nuit était belle, et le ciel était bleu,
Et mon cœur emportait vers Dieu
Ma prière enflammée.
O nuit d'amour ! (*bis*) ô nuit parfumée !
O nuit d'amour par les fleurs embaumée !
O nuit d'amour, ô nuit par les fleurs embaumée !

FRANTZ.

Il t'arrivait au cœur pour la première fois,
Ce feu charmant qui réunit deux âmes,
Ce doux rayon qui fait luire deux flammes,
Qui sur le même accent fait murmurer deux voix,
Ce feu charmant qui réunit deux âmes.

HÉLÈNE.

Il est donc vrai que je vous aime !
Bonheur que j'ignorais moi-même ;
Et mon cœur l'a connu dans ce divin moment,
Ce nom d'amour, ce doux nom si charmant,

Ce doux nom si charmant !
Il est donc vrai que je vous aime !

FRANTZ.

Viens, mon Hélène, fleur bénie,
A mon destin sois seule unie !
L'amour que je veux
A comblé mes vœux ;
A toi toute ma vie,
A toi les biens que l'on envie,
Hélène, à toi tout mon amour ;
Rayon du soir, astre du jour,
Astre du jour,
Tu ne sais pas combien je t'aime !
Rêve divin, bonheur suprême,
Cet univers n'est rien pour moi :
Mon cœur charmé n'est rempli que de toi.

ENSEMBLE.

HÉLÈNE.

Il est donc vrai que je vous aime !
Rêve divin ! bonheur suprême !
Et mon cœur l'a connu dans ce divin moment,
Ce nom d'amour, ce doux nom si charmant,
Ce doux nom si charmant !
Il est donc vrai que je vous aime !
Ce nom d'amour, si charmant ! (*bis*)
A toi mon cœur et mon amour,

A toi mon cœur et mon amour :
Je t'aime ! (*ter*)
A toi mon cœur et mon amour !
Lueur céleste, ô lueur azurée !
Quel doux rayon vient éclairer ce jour !
Ah ! près de toi mon âme est enivrée,
Nos cœurs unis sont ouverts à l'amour !
A toi mon cœur et mon amour,
A toi mon cœur, à toi mon amour !

FRANTZ.

Je l'ai connu dans ce moment,
Ce nom d'amour, ce nom charmant !
Ah ! viens, mon Hélène, fleur bénie,
A mon destin sois seule unie !
A toi mon cœur et mon amour;
Rayon du soir, astre du jour,
A toi toute ma vie,
Mon Hélène chérie,
A toi mon amour,
A toi mon amour,
Mon amour !
Lueur céleste à mon âme enivrée,
Quel doux rayon vient éclairer ce jour !
O mon Hélène ! ô toi vierge adorée !
Nos cœurs unis sont ouverts à l'amour !
A toi mon cœur,
A toi mon cœur
Et mon amour,

Et mon amour !
A toi mon cœur !
A toi tout mon amour !

SCÈNE XI

LES MÊMES, WILHEM, arrivant tout essoufflé.

WILHEM.

Ouf !... je n'en puis plus... je suis hors d'haleine, exténué... C'est inouï... Rien n'est fatigant comme le bonheur...

FRANTZ.

Pauvre Wilhem !... reposez-vous...

WILHEM.

Non pas... si je me reposais, ça serait peut-être pour toujours, et je veux assister au mariage de ma petite Hélène.

HÉLÈNE.

Grâce à vous, tout est prêt.

WILHEM.

Tout est prêt... et, dès ce soir, tu seras madame Léopold Wolfram.

FRANTZ, tout étonné.

Madame Léopold Wolfram !

HÉLÈNE.

Que voulez-vous dire ?

WILHEM.

Je veux dire... je veux dire... que ce soir vous serez tous deux, toi et Léopold, devant l'autel, vous jurant une fidélité sans pareille, et que moi, à genoux dans un coin de l'église, pleurant de bonheur, je remercierai Dieu de la joie qu'il me donne pour mes vieux jours !... (Voyant Hélène qui se trouble et chancelle.) Eh bien... quoi donc ?

FRANTZ, soutenant Hélène.

Elle se trouve mal !

WILHEM.

Pauvre enfant !... ce que c'est que l'effet d'un bonheur imprévu !

FRANTZ.

Mais non... pas du tout... au contraire...

WILHEM.

Quoi donc?

FRANTZ.

Il y a dans tout ceci une erreur...

WILHEM.

Une erreur?

FRANTZ.

Ce n'est pas Léopold qu'elle aime... ce n'est pas Léopold qu'elle croyait épouser...

WILHEM.

Hein?... quoi?... qui donc?

FRANTZ.

C'est moi!...

WILHEM, allant à elle.

Hélène!... Hélène!... réponds... Est-ce vrai?... ce n'est pas?... Mais alors comment se fait-il?...

FRANTZ.

Oh! je comprends maintenant... cette joie... Pauvre Léopold!

HÉLÈNE, qui est un peu revenue à elle.

Wilhem! mon bon Wilhem! conseillez-nous... que faut-il faire?...

WILHEM, tombant sur une chaise.

Est-ce que je sais, moi? j'ai la tête perdue... Il va revenir... avec ses amis... il en mourra, mon Léopold! mon enfant!

HÉLÈNE.

Non, maître Wilhem... non... car il ne saura rien... il ne se doutera de rien...

FRANTZ.

Oui, c'est cela!... nous allons chercher... trouver une raison pour ajourner ce mariage.

HÉLÈNE.

Précisément.

FRANTZ.

Cela nous donnera du temps... et alors... tout doucement... plus tard...

HÉLÈNE.

Avec les plus grands ménagements...

FRANTZ.

Nous tâcherons... vous tâcherez, vous, maître Wilhem, de lui faire comprendre qu'Hélène ne se figurait pas... n'a jamais songé...

WILHEM, se levant.

Moi? vous voulez que j'aille lui dire... quand, tout à

l'heure, ici même, c'est moi qui lui ai mis cette espérance-là dans le cœur... Oh ! non, mes amis... non, non!... J'attends de vous un plus grand sacrifice... Si Léopold apprenait la vérité, que ce soit aujourd'hui ou demain... il en deviendrait fou... Ce qu'il faut, mes enfants, c'est que vous oubliiez votre amour... c'est que vous vous rappeliez tous deux que c'est Léopold qui a recueilli la petite Hélène... l'enfant abandonnée... que c'est lui qui l'a élevée... qui l'a vue grandir sous ses yeux... que son amour à lui ne date pas d'hier... que cet amour est sacré, profond... Eh ! mon Dieu ! certainement vous, vous, Frantz, vous êtes fort, courageux... un soldat !... vous pouvez supporter un chagrin... tandis que lui... Voyons, Hélène, mon enfant... je t'en prie... et vous, mon brave Frantz... Tenez, moi, un pauvre vieux, je pleure... et je vous le demande à genoux !...

Il tombe à genoux entre Frantz et Hélène.

FRANTZ, voulant le faire relever.

Maître Wilhem !...

HÉLÈNE.

Au nom du ciel, relevez-vous !...

WILHEM.

Pas avant que vous m'ayez promis...

HÉLÈNE, avec solennité.

Eh bien... je vous le promets, moi !...

FRANTZ.

Hélène !

HÉLÈNE.

Et vous aussi, Frantz, vous le promettez... j'engage votre parole...

FRANTZ.

Moi !...

WILHEM, se relevant.

Ah ! c'est bien ! c'est très-bien !

HÉLÈNE.

Vous verrez, monsieur Frantz, que l'amitié d'une femme vaut encore mieux que son amour.

WILHEM.

Oui... oui... vous verrez... et maintenant, mes pauvres enfants, qu'il ne reste aucune trace, aucun souvenir, qui révèle jamais à Léopold...

FRANTZ.

Vous avez raison.

HÉLÈNE, ouvrant un coffret.

Tenez, monsieur Frantz, reprenez cela.

FRANTZ.

Cette petite croix?...

HÉLÈNE.

Vous la donnerez à votre sœur... à votre sœur, entendez-vous?...

WILHEM.

C'est convenu.

HÉLÈNE.

Ça lui fera plaisir.

WILHEM, regardant dans le coffret.

Qu'est-ce que c'est que ça?

HÉLÈNE.

Ça?... oh! ça, ce n'est rien... C'est une fleur que M. Frantz avait portée tout un jour à sa boutonnière...

Elle la froisse; elle tombe en poussière.

WILHEM, à part.

Pauvre petite!... ça me déchire le cœur!...

HÉLÈNE.

Il n'y a plus rien.

WILHEM.

Bien!

HÉLÈNE.

Si, une lettre.

FRANTZ.

La première... la seule que je lui aie écrite...

HÉLÈNE.

Ah! mon Dieu! je l'ai laissée dans une petite poche des tablettes que j'ai perdues!...

WILHEM.

Et que j'ai trouvées... mais cette lettre, je ne l'ai pas vue.

FRANTZ.

On vient... ce sont nos amis, et Léopold est avec eux...

WILHEM.

Allons, du courage, mes braves enfants, du courage! Viens, Hélène; allons demander au ciel une bonne inspiration.

FRANTZ.

Moi, je reste; j'aurai le courage de ma douleur...

Hélène et Wilhem sortent.

SCÈNE XII

FRANTZ, LÉOPOLD, ÉTUDIANTS

CHŒUR DES ÉTUDIANTS.

Nous avons rossé les bourgeois,
Cassé les lanternes,
Vidé les tavernes.
Nous avons rossé les bourgeois,
Vidé les tavernes au mépris des lois.
Vive l'amour et le vin,
Et la joie, et la folie !
Foin des soucis, du chagrin !
Nous passons gaiement la vie.
Nous avons rossé les bourgeois,
Cassé les lanternes,
Vidé les tavernes.
Nous avons rossé les bourgeois,
Vidé les tavernes au mépris des lois.
Ah ! nous sommes de fins drilles,
D'effrayer ainsi les filles
Qui se sauvent à nos voix.
Nous avons rossé les bourgeois,
Cassé les lanternes,

Vidé les tavernes.
Nous avons rossé les bourgeois,
Vidé les tavernes au mépris des lois.
Hurrah!
Hurrah!
Les étudiants joyeux.

PREMIER ÉTUDIANT.

Le bourgmestre à sa fenêtre
Avait un air furieux.

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Sa fille voulait paraitre
Pour qu'on lui fît les doux yeux.

LÉOPOLD.

Allons, mes bons amis, ici tout est en fête.

FRANTZ.

Je trouve qu'il est gai jusqu'à perdre la tête.

CHŒUR.

Puis le moment viendra pour nous,
Où nous suivrons la chasse:
Nos compagnons sont tous en place.
Ils partent avant nous.
Le son du cor retentira,
Et puis le cerf s'élancera.
Entendez-vous la fanfare lointaine?
Nous chasserons le cerf et le chamois;

Nous chasserons dans les bois
Le sanglier, le cerf et le chamois.
Ah! qu'il est bon de parcourir la plaine,
Et de chasser le cerf et le chamois.
Nous chasserons dans les bois
Le sanglier, le cerf et le chamois. } *bis.*

UN ÉTUDIANT.

Wolfram, elle est revenue,
Ta bonne et franche gaieté;
Il reluit après la nue,
Le doux rayon de l'été.

LÉOPOLD.

Amis, elle est revenue,
Ma bonne et franche gaieté;
Il reluit après la nue,
Le doux rayon de l'été.

CHŒUR.

Oui, le jour qui s'apprête
Pour nous est jour de fête.
Chantons encor, gais compagnons,
Pour rire il n'est que les chansons.
Hurrah!
Nous avons rossé les bourgeois,
Etc., etc.

LÉOPOLD, appelant.

Frantz! Hélène! Wilhem! venez. Figurez-vous, mes

bons amis, qu'il y a des voisins, des bavards, des indiscrets... qui ne veulent pas croire à mon bonheur, parce qu'ils en sont jaloux... Il faut voir toutes les commères dont les filles vieillissent en se dépitant de ne pas trouver de maris. « Ah ! vous vous mariez, monsieur Léopold... ah ! vous épousez Hélène... Hélène vous aime ?... grand bien vous fasse !... » et mille autres propos dont je viens rire avec vous. Ah ! ah ! ah !

WILHEM, s'efforçant de rire.

Ah ! ah ! ah ! En effet, c'est très-drôle. (Bas.) Riez donc ! riez donc !

LÉOPOLD.

Et toi, mon bon Frantz, es-tu aussi dans les incrédules ?

FRANTZ.

Moi !... par exemple !

LÉOPOLD.

Non... on ne veut pas croire, parce qu'on a toujours été malheureux, qu'il arrive un beau jour où le bonheur vient frapper à votre porte.

WILHEM.

Et, quand il frappe, il faut se dépêcher à dire : « Entrez ! »

LÉOPOLD.

C'est ce que j'ai fait.

HÉLÈNE, prête à s'évanouir.

Je tremble!...

LÉOPOLD.

Eh bien, qu'avez-vous donc, Hélène?

HÉLÈNE, se remettant.

Moi? rien... rien!

LÉOPOLD.

Chère Hélène! est-ce qu'il faut faire attention à toutes ces médisances-là... est-ce que, si j'avais voulu les confondre, je ne pouvais pas leur montrer la preuve la plus évidente de mon bonheur... je l'avais là... sur mon cœur, voyez!

Il montre le petit livre, qu'il embrasse.

HÉLÈNE, à part.

Ciel!

WILHEM, à part.

Le livre!

LÉOPOLD.

Est-ce que je ne pouvais pas leur dire : « Tenez, c'est

là... c'est écrit de sa main... à chaque page. Je l'aime... je l'aime... ici... là, partout... »

Il feuillette le livre, une lettre tombe à ses pieds.

HÉLÈNE, à part.

Grand Dieu !

FRANTZ, à part.

Ma lettre !

WILHEM, avec douleur.

Il va tout savoir.

LÉOPOLD, ramassant la lettre.

Ah! j'ai maintenant le droit, chère Hélène, de prendre ma part de vos petits secrets. (Avec joie et amour.) Craignez-vous de me donner trop de bonheur?

Il a ouvert la lettre et lit.

WILHEM, à part.

Tout est perdu!

LÉOPOLD, portant vivement la main à son cœur.

Ah!...

Il s'appuie contre un meuble.

FINALE.

LÉOPOLD.

Laissez-moi, mes amis, votre cœur est en fête,
Pour moi je reste ici.
Par mes soins à chacun une part sera faite,
A ce soir le repas, le mariage aussi.
De cette façon-là, chacun tient sa parole,
Le programme n'est pas changé :
Pour un bonheur, ce soir, tout était arrangé,
Et chacun reste dans son rôle;
Frantz, je te donne Hélène, accepte, mon ami.

FRANTZ.

Grand cœur!

WILHEM.

Généreuse pensée!

LÉOPOLD.

On n'est pas artiste à demi,
La musique est ma fiancée.
Je n'avais pas compris la vie avant ce jour :
L'art est un implacable amour,
Qui demande toute notre âme,
Je dis à tout le reste adieu;

Et, livrant tout mon être à cette sainte flamme,
Je m'abandonne à l'art, qui nous ramène à Dieu.

Wilhem éloigne les étudiants vers le fond et leur fait signe de se taire. Léopold s'est assis près de l'orgue, dans la même position où il était au lever du rideau ; ses doigts se promènent tristement sur le clavier, qui rend des sons mélancoliques.

REPRISE DU PREMIER AIR.

LÉOPOLD.

Douce harmonie,
Etc., etc.

Wilhem, Frantz et Hélène se sont arrêtés vers le fond et regardent respectueusement Léopold ; puis, comme entraînés, ils se rapprochent doucement de lui. Ils sont arrivés tout près de Léopold, qui se retourne et fait un mouvement en les apercevant. Wilhem l'attire sur son cœur ; Hélène et Frantz tombent à ses pieds et pressent ses mains avec amour.

Le rideau baisse.

FIN

260051

J. MÉRY

Maître Wolfram

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

MUSIQUE DE

ERNEST REYER

Prix : 1 fr. 50

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3